

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

La passion étincelante du roman nécessite pour les acteurs de s'abandonner pleinement dans les méandres du désir, là où leurs personnages mettent en gage leur existence. Julien Sorel le paie au prix fort, victime d'un procès – par lequel s'ouvre et se conclut le spectacle – qu'anime un collège de bourgeois. Ceux au cercle desquels ce dernier a toujours voulu appartenir, et qui pourtant signent sans faiblir l'arrêt de mort de ce transfuge de classe trop précoce. — **Kilian Orain**

| 2h10 | Mise en scène Catherine Marnas. Jusqu'au 17 nov., TnBA, Bordeaux (33), tél.: 05 56 33 36 80; du 29 nov. au 1^{er} déc., Comédie de Béthune (62).

WEST SIDE STORY
COMÉDIE MUSICALE
LEONARD BERNSTEIN
ET **JEROME ROBBINS**

TT

Difficile de renouveler *West Side Story*, classique parmi les classiques. Particulièrement après la version ciné de Steven Spielberg (2021) – qui creusait les motivations des personnages et ancrant le récit dans une réalité sociale forte –, et la mise en scène d'une sublime noirceur de Barrie Kosky, en 2022, à l'Opéra du Rhin. Au Châtelet, Lonny Price livre une vision sage du chef-d'œuvre de Leonard Bernstein, Jerome Robbins, Arthur Laurents et Stephen Sondheim (le quatuor de choc qui le créa sur scène à Broadway, en 1957). Les décors mouvants et malins restituent un New York de briques et d'escaliers de secours, dans les années 1930; la chorégraphie originale de Robbins est ravivée par Julio Monge. Le propos est centré sur l'histoire d'amour dévorante de Tony et Maria. Lui est un ancien membre des Jets, un gang d'immigrés européens, qui s'oppose aux Sharks, plus récemment venus de Porto Rico. Une bande dirigée par le frère de Maria... Pas question donc que les amoureux, directement inspirés de Roméo et Juliette, convolent. La violence, tapie derrière la romance, sourd à tout moment. Mais c'est la lumière du couple que l'on retient: le chatolement du timbre de Jadon Webster (Tony), tout en délicatesse, comme la brillance de Melanie Sierra (Maria). Qui réussit à donner au tube *I Feel Pretty* un peps et une malice enthousiasmants. — **Laurence Le Saux**
| Jusqu'au 31 décembre, Théâtre du Châtelet, Paris 1^{er}, www.chatelet.com

TT

Hélène après la chute
Théâtre
Simon Abkarian
| 1h30 | Mise en scène S. Abkarian. Jusqu'au 25 nov., Athénée-Louis-Jouvet, Paris 9^e, tél.: 01 53 05 19 19; le 30 nov., Mont-de-Marsan (40); le 15 déc., Suresnes (92); du 19 au 22 déc., Marseille. | Éd. Actes Sud-Papiers, 11€.

TTT

Les Gratitudes
Théâtre
D'après Delphine de Vigan
| 1h15 | Mise en scène et adaptation Fabien Gorgeart. Festival d'automne, jusqu'au 25 nov., Centquatre, Paris 19^e, tél.: 01 53 35 50 00; du 29 nov. au 9 déc., Lyon; du 14 au 15 déc., Angoulême (16).

Catherine Hiegel, si juste et bouleversante dans *Les Gratitudes*.



Les fans de tragédie grecque en rêvaient, Simon Abkarian l'a fait. Imaginer les retrouvailles de Ménélas et Hélène, sur les ruines de Troie, après la victoire des Grecs grâce aux ruses d'Ulysse. Hélène, dite la plus belle fille du monde, est la cause de ce siège long de dix ans. Reine de Sparte par son père, elle avait choisi pour roi Ménélas, à qui ses trente et un autres prétendants avaient juré soutien si quiconque tentait de la lui prendre. Ce que fit le jeune prince troyen Pâris, que le naïf, l'innocent Ménélas avait invité chez lui. Séduite, Hélène s'enfuit avec son prince. Et commence cette interminable guerre de Troie que célébra Homère. Ménélas tue Pâris. Et ramènera à Sparte Hélène, sa reine qu'il n'a jamais cessé d'aimer...

C'est cet amour fou, accompagné de chants et mélodies sentimentales au piano, que met en dialogues flamboyants Simon Abkarian. Hélène (Aurore Frémont), toujours impériale et somptueuse, refuse remords et reproche, veut «être Hélène qui danse dans Hélène» en se moquant du regard des hommes. Ménélas, lui, reste rongé de chagrin et d'angoisse (Brontis Jodorowsky, un peu fade). Dans une scénographie qui fleure bon l'Orient, ils se rappellent leur couple. Hélène s'y sentait rétrécie, Ménélas regrette de l'avoir négligée pour régner, se dégoûte d'avoir tué Pâris, va jusqu'à offrir à Hélène de le tuer. En se transcendant, ces deux-là se retrouveront et évoquent étrangement Ysé et Méssa du claudélien *Partage de midi*. Celui qui incarna si bien Agamemnon, frère de Ménélas, chez Ariane Mnouchkine (1990) compose pareil duo, tragique, lyrique et sensuel. Dommage qu'il multiplie certains effets: changements de décor à vue, musiques qui rompent parfois le rythme. L'aventure reste risquée et forte.

De la musique et un personnage de femme exceptionnelle, même moins glorieuse, il y en a aussi dans *Les Gratitudes*, superbement adapté et mis en scène par Fabien Gorgeart d'après le roman de Delphine de Vigan. Un spectacle délicatement, ludiquement hybride, où l'on navigue entre théâtre, musique et littérature, réalité et rêve, intimité et grande Histoire, silence et verbe, humour et tragédie. Où l'on se perd et se retrouve sur tous les tons. Même le lieu prête à incertitude. Sur le plateau nu, ce fauteuil gris où s'assied Michka (Catherine Hiegel) et cette curieuse console de musique mobile avec laquelle Pascal Sangla – il mettait déjà en musique *Stallone* (2019), le précédent spectacle de Gorgeart – chauffe familièrement le public avant la représentation. Il incarne aussi Jérôme, l'orthophoniste de l'Ehpad où vit Michka, devenue aphasique. Cette ex-parolière solitaire que vient visiter Marie, l'ex-gamine esseulée de son immeuble qu'elle a quasiment élevée (épatante Laure Blatter), emploie chaque semaine davantage un mot pour l'autre. Quand il lui en reste encore. S'il ne peut guérir cette lente dislocation, juste la ralentir, Jérôme fait doucement mais fermement travailler la mémoire languissante de Michka, et quiconque a accompagné l'aphasie d'un proche sera bouleversé par la terrible et tendre justesse de l'interprétation des deux comédiens. Il faut être une diablesse d'actrice pour feindre d'oublier, sans pathos, mais avec dénuement, fragile impuissance, gêne, ce langage qui fait de vous une immense artiste. Jusqu'à oser plonger dans l'abîme. Catherine Hiegel est renversante. Ses lapsus, ses silences, sa fatigue d'essayer de parler, son renoncement sont bouleversants. Car au réalisme absolu, elle ajoute l'art. Cette touche de fantaisie, d'absurde métaphysique qui plonge dans une autre dimension. Que cache cette maladie? La petite fille juive qu'elle était, confiée à un couple en province par une mère bientôt déportée? Elle cherche désespérément à retrouver cette famille qui l'a sauvée. De quoi nos silences deviennent-ils le signe? De la grande Histoire qui nous traque? Sur l'affiche des *Gratitudes*, la jeune Catherine Hiegel, ravissante, nous pose déjà la question de son regard invincible ●